

*Le féminin :  
un concept adolescent ?*

## Le Bachelier

Issue de l'Institut de psychanalyse de l'adolescence, la collection « Le Bachelier » pose les bases d'une réflexion psychanalytique d'orientation lacanienne sur l'adolescence.

### DÉJÀ PARUS

Sous la direction de Jean-Jacques Rassial  
*Sortir : l'opération adolescente*

Sous la direction de Christian Hoffmann  
*L'Agir adolescent*

*Retrouvez tous les titres parus sur : [www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)*

Sous la direction de  
Serge Lesourd

*Le féminin :  
un concept adolescent ?*

Le Bachelier

---

Èrès

Extrait de la publication

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2708-5

Première édition © Éditions érès 2001

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

# Table des matières

<i>Serge Lesourd</i>	
Introduction.....	7
DU FÉMININ EN QUESTION	
<i>Jean-Jacques Rassial</i>	
La libido est masculine.....	13
<i>Jacqueline Schaeffer</i>	
Le « roc » de la différence des sexes.....	25
<i>Olivier Ouvry</i>	
Le Féminin comme nouveauté pubertaire ...	49
L'ADOLESCENCE AU FÉMININ	
<i>Paul-Laurent Assoun</i>	
Que veut une adolescente ?.....	77
<i>Éric Bidaud</i>	
Le corps de l'anorexique ou l'« effacement des zones érogènes ».....	91

<i>Philippe Lévy</i>	
La « dolescence » .....	103
<i>Marielle David Boueilh</i>	
L'emprise du transfert .....	115
<i>Marie Pesenti-Irrmann</i>	
Électre, fille de Médée ? ou les ravages du Féminin .....	123
<i>Christian Hoffmann</i>	
Hystérotique 2000.....	139

FÉMININ N'EST PAS FÉMINITÉ

<i>Marie-Claude Fourment-Aptekman</i>	
La grammaire du féminin .....	149
<i>Danièle Epstein</i>	
Il n'y a de Féminin qu'après coup.....	159
<i>Serge Lesourd</i>	
L'incontournable hystérisation de l'adolescence .....	169

# Introduction

La question du féminin dans la psychanalyse reste, comme Freud l'écrivait encore à la fin de sa vie, un « continent noir ». Non que les psychanalystes, hommes ou femmes, ne se soient intéressés à ce qui peut spécifier le féminin dans le fonctionnement psychique, mais parce que l'inconscient, comme le réaffirme depuis le début du siècle la psychanalyse, ignore la différence masculin/féminin.

Quand, en 1923, Freud introduit la différenciation masculin/féminin comme stade ultime des oppositions entre les sexes dans son article « L'organisation génitale infantile » qu'il n'a jamais introduit dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, alors qu'il en signale l'insertion à la ligne près, il fait de celle-ci une découverte de l'adolescence. Lier la reconnaissance de l'Autre sexe aux opérations psychiques du juvénile n'a pas reçu un accueil favorable de la communauté analytique, ni, d'ailleurs, des mouvements sociaux, féminisme en tête. En plein essor du mouvement féministe, Freud semblait redonner vie au vieux « machisme » et au « phallocra-

tisme ». Le primat du phallus comme organisateur de la sexualité humaine pour les deux sexes dans l'enfance avait une odeur de poudre, un peu vieillotte et ambiguë. La levée de boucliers, voire d'anathèmes, fut immédiate.

Il aura fallu un siècle de travail pour que puissent être mises en forme, et reconnues, les différences entre femme et féminité d'abord, puis entre féminité et féminin.

L'évidence biologique de la différence des sexes (mâle/femelle), qui impose les lois de l'échange entre les sexes et la différence des générations qui en découlent, du fait de la reproduction sexuée de l'être parlant, a longtemps été confondue avec ces avatars culturels qui s'expriment dans la différence homme/femme, marquée par les rôles différenciés des sexes dans l'organisation du monde<sup>1</sup>. L'avènement de la psychanalyse, à partir de la plainte des hystériques sur « l'être femme », des hommes parfois autant que des femmes, au début du siècle, a amené le dévoilement de l'effet de leurre de la *féminité* – telle qu'elle est portée dans les discours sociaux –, qui ne peut plus être aujourd'hui pensée autrement que comme masque et parade phallique à la castration. La *féminité*, au sens de celle qui se montre dans les magazines féminins, voire dans les magazines de charme, fait des femmes des objets de désir et doit, en effet, être entendue pour ce qu'elle est : une façon de présenter et d'incarner aux yeux du monde l'objet du désir, soit le phallus que l'autre alors s'approprie à son compte dans la relation. En ce sens,

---

1. Cf. à ce propos les ouvrages de F. Héritier, dont *Masculin-féminin*.

elle n'est qu'une version phallique du désir endossée, avec ou sans accord, par les femmes, et n'est en rien le féminin.

Les bouleversements technoscientifiques des cinquante dernières années, portés partiellement par cette ouverture suscitée par la « peste » psychanalytique, en permettant l'appropriation de leur corps dans le sexuel par les femmes, voire du corps de l'enfant par les mères, ont transformé les références symboliques de la différenciation culturelle entre l'homme et la femme, reposant alors le vif de cette question freudienne : qu'est-ce que le féminin, différencié du masculin ?

Cet ouvrage reprend donc, là où les psychanalystes à la suite de Freud et de Lacan l'ont laissée, cette question d'une part psychique de tout parlêtre qui échapperait à la logique phallique, le pas-tout lacanien, et qui serait le propre du féminin. À la suite des travaux de certains des auteurs invités à s'exprimer dans cet ouvrage, il sera ici question de cet Autre sexe, absent dans la réalité psychique infantile, et qui advient au sujet par la mise en œuvre du mouvement pubertaire de génitalisation de l'image du corps, dans le retour, sur le devant de la scène, du corps en tant qu'organe de jouissance qui avait été frappé de refoulement dans l'interdit de la fusion à la mère.

Croiser cette double dimension du féminin et de son surgissement à l'adolescence, qui introduit dans la dynamique psychique ce qui fait défaut dans l'enfance référée exclusivement au « phallique », le deuxième sexe, n'est pas sans conséquences sur les rapports homme/femme, ni sur les enjeux de lien social.

C'est ce que tente d'aborder cet ouvrage, issu des travaux du colloque du Bachelier sur « Le Féminin à l'adolescence » qui s'est tenu à Paris en avril 2000. Sa construction en trois parties ne reprend pas l'organisa-

tion même du colloque, ni l'intégralité des communications qui y ont lieu ; elle privilégie l'axe clinique, afin d'éclairer le lien entre les sexes, au plus près de la réalité postmoderne, à travers l'exemple de l'adolescence confrontée à ce « dévoilement » du féminin dans un lien social qui met à mal ce symbole de la différence des sexes qu'est le phallus.

# DU FÉMININ EN QUESTION



Jean-Jacques Rassial\*

## La libido est masculine...

Un colloque où le mot « féminin » apparaît suit toujours le même parcours. Il attire du monde parce que, désignant l'« obscur objet du désir » comme matière à discuter, il est impossible de ne pas être poussé à l'invention, tenté de lever une partie du voile qui recouvre un mystère et que cette invention, à défaut de révéler quoi que ce soit sur le féminin, en dit beaucoup sur les analystes, hommes ou femmes, qui s'y risquent, sur leur propre fantasme et plus précisément sur l'impact de leur théorie sexuelle infantile sur leurs élaborations savantes, voire, puisque nous y ajoutons l'intitulé « adolescence », sur ce qui s'est construit pour eux de sinthôme-il et de sinthôme-elle. Mais un tel colloque aussi déçoit – autant anticiper des reproches nécessaires –, parce qu'il se pourrait bien que ce mystère du féminin ait le même contenu que le Saint des Saints, c'est-à-dire qu'il ne signe qu'un lieu vide ; et

---

\* Psychanalyste, professeur des universités.

ce, doublement, si l'on suit la métaphore, et que le coffre, disparu de son enceinte, n'ait lui-même rien contenu. Nommer le rien, c'est-à-dire tout autant l'objet *a* que le signifié du signifiant-maître, a cet effet décevant, et même déprimant, de confronter chacun à la vacuité du lieu de l'Autre, fût-il l'Autre sexe.

Songeant au colloque auquel nous avait convié Philippe Lévy, sur « Dieu et la clinique<sup>1</sup> », et qui, bien sûr, fut, en majeure partie, un colloque sur le féminin, je souhaite seulement que nous évitions la polémique sur l'existence de l'Un, de Dieu, ou de l'Autre, la Femme, et que nos discours ne se réduisent ni au théologique, ni au mystique ni à l'athéisme.

« Le féminin à l'adolescence » ; le paradoxe de ce titre réside dans l'association d'un adjectif substantivé au masculin, « le féminin », à un nom du genre féminin, « l'adolescence ». Privilège de la langue française qui m'a assez affecté pour proposer un autre substantif féminin, repris dans une formule freudienne bien traduite, même si la rigueur linguistique en souffre : « la libido est masculine pour les deux sexes ».

C'est bien sûr pour souligner que la castration et le phallus qui ordonnent la sexualité infantile, ou plutôt l'infantile de la sexualité, car il n'y est pas mis fin à l'âge adulte, sont mis à mal par la puberté génitale, dont la condition, bien décrite dans un article ancien de Philippe Gutton et Annie Birraux<sup>2</sup>, est de positiver le féminin que la castration avait négativé, d'adhérer, fût-ce transitoirement, au mythe de la complémentarité des sexes, voire, parfois, au prix d'une relance de l'idéal

---

1. P. Lévy (sous la direction de), *Que fait de Dieu la psychanalyse ?*, Toulouse, érès, 2000.

2. P. Gutton ; A. Birraux, « Ils virent qu'ils étaient nus ».

bisexuel et bisexué, pour que soit rencontré l'impossible du rapport sexuel qui prenne toute sa dimension réelle de faire fond à la vie d'adulte et à son sinthôme, comme naguère l'interdit de l'inceste et du meurtre dut prendre sa dimension symbolique de faire fond au travail de sublimation et d'idéalisation de la phase de latence. En effet, l'adolescence, sur la question du féminin, emporte les mêmes enjeux qu'en d'autres champs, d'être moins un moment d'accomplissement de l'infantile du sexuel que d'en bouleverser l'ensemble des données réelles, symboliques et imaginaires. Ce que d'aucuns nomment l'Œdipe adolescent, du fait même, souligné par Winnicott, que la puberté a pour effet de donner les moyens physiques d'une réalisation des vœux œdipiens, non seulement exige de nouveaux énoncés surmoïques, mais d'abord interrompt le processus de la sexuaton, voire inverse les coordonnées d'une première sexuaton incapable de dire oui à l'Autre sexe. En d'autres termes, loin de voir dans la génitalité pubertaire le simple accomplissement de la vectorisation phallique, j'opposerai une génitalité qui suppose une égalité de valeur des deux sexes à une phallicité qui distribue les places selon deux pôles, positif et négatif, même si la dialectique du désir laisse la place positive occupée par un père inaccessible.

Je continuerai donc sur un fil génétique, de nature métaphorique, puisque, d'une part, moins psychogénétique et concernant le moi que suivant la genèse de l'Autre, et, d'autre part, ponctué de moments logiques plus que chronologiques, mais exigeant que nous prenions au sérieux le point de vue dynamique et le point de vue fonctionnel de la latence dans le montage de la structure et du sinthôme. Et ce, selon trois moments logiques : d'abord, la castration et la vectorisation phallique des pulsions ; ensuite l'Œdipe et ce

que, depuis la toute première enfance jusqu'à l'adolescence incluse, il ordonne ; enfin, ce que je nommerai, avec Philippe Gutton, le « pubertaire » ; non pas à déployer dans toutes leurs implications, mais en ce qu'ils induisent du moment adolescent, côté garçon et côté fille.

Si l'on définit la castration symbolique comme la vectorisation sexuelle des pulsions qui dérivent, on peut décrire cette phase en plusieurs temps : le premier, affectant déjà l'oralité, est l'effet de ce que Freud nomme, dans *Malaise dans la culture*, la demande de l'Autorité primordiale – nous pouvons la nommer « Autre réel » ou « Mère archaïque », avec Lacan ou Klein – d'une renonciation à la satisfaction immédiate de la pulsion. Cliniquement, la simple hésitation de la *good enough mother* à interpréter les cris de l'enfant (est-ce qu'il a faim, froid, sommeil, envie d'être dans les bras, etc. ?) suffit à décrire ce que Lacan écrit d'un axe S-S' sur le premier schéma du graphe. C'est ce qui, à la fois, substitue le signifiant à l'objet, constitue le lieu de l'Autre, et confirme la dépendance. C'est déjà en ce sens que ce qui ne se nomme pas encore « phallus », mais est inscrit en creux dans la langue est, d'une part, attribué à la mère, d'abord, d'autre part, reste, et cela insistera par la suite, fondamentalement asémantique, signe d'une pure différence.

Le second temps, me semble-t-il, est l'effet de la pluralité pulsionnelle – c'est en cela que si l'on peut être réservé sur l'usage par Dolto du concept de « castrations » au pluriel, castration ombilicale, orale, anale, primaire, il dirait bien quelque chose d'essentiel. En effet, la positivation de ce qui est d'abord un non résulte de sa fonction de vectorisation. Sans vouloir dériver sur un jeu de mot heideggerien, plus que lacanien, c'est le sens du phallus que de donner une

direction plus qu'une signification à une vie pulsionnelle déjà disjointe de son étayage sur le besoin.

C'est seulement dans un troisième temps logique, même si dans la réalité il est bien sûr anticipé, que le phallus est associé à l'organe viril, pour plusieurs raisons qui se conjuguent. Ainsi, celles que met en avant Freud, que cette différence se voit et que la menace ou la promesse, côté garçon ou côté fille, affecte la relation à l'Autre ; mais aussi, je cite Lacan, « ce signifiant est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral (typographique) de ce terme, puisqu'il y équivaut à la copule (logique). On peut dire aussi qu'il est par sa turgidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération<sup>3</sup> ». C'est ce troisième temps qui masculinise la libido, après l'avoir phallicisée. Si l'anatomie est le destin de la sexualité réelle, la castration est celui, d'abord commun aux deux sexes, du sujet désirant. Ce à quoi peut tenter d'échapper, non seulement le psychotique, mais aussi celui qui s'emploie à forclure électivement l'une ou l'autre de ces dimensions du phallus.

La difficulté est de préciser si la castration symbolique affecte pareillement les deux sexes pour que l'Œdipe, introduit dans une temporalité parallèle, différencie la spécificité de chacun, la castration en assurant différemment les voies d'entrée ou de sortie pour les uns ou les autres, ou si, déjà, cette castration, dont l'agent décisif, en son troisième temps, est le père réel, s'engage différemment pour le garçon et pour la

---

3. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 692. Le texte est de 1958.

filles. Autrement dit, la vectorisation phallique des pulsions, qui unifie la libido du côté masculin, outre d'exiger une première renonciation à la bi-sexualité, définit-elle de suite un masculin et un féminin ou suppose-t-elle seulement un oui ou un non à ce qu'elle ordonne ?

L'idée lacanienne que la Femme – c'est-à-dire le signifiant de la Femme – n'existe pas va dans le sens d'un féminin réduit au négatif du point de vue de la libido, vectorisée par le signifiant. D'une part, le non (NON) ne permet pas, on le sait depuis Russel, l'invention d'un ensemble qui puisse être nommé par le signifiant ; d'autre part, ainsi, le désir de non-désir, l'aphanisis hystérique, trouve là une raison qui excède la névrose. Le féminin, dès lors, ne serait que le nom d'un non au phallus, désignant, partiellement ou totalement, du sujet, homme ou femme, la part hystérique, perverse ou psychotique, tout autant que l'orientation masochiste de son rapport à l'Autre.

La question est que si, fût-ce au titre de l'objet ou du non-signifiant, et en deçà ou au-delà du maternel, du féminin se rencontre alors, rien n'est non plus assuré du côté masculin : si l'Homme existe, en tant que signifiant, c'est – encore un jeu de mots de la langue française – au titre de l'Homo, où tout le monde se retrouve du même côté, la virilité étant réservée à un père-mort que même le père réel ne saurait égaler.

Sans doute l'adolescence réactive-t-elle cet enjeu du féminin, pour les deux sexes, comme position de refus à la contrainte du signifiant, rappel d'un asémantique qui ruine la croyance en la parole. Première raison d'un mutisme adolescent, d'un désinvestissement de la parole, d'une attaque contre la langue, cliniquement observable.

Si le désir trouve sa raison dans la castration et la masculinisation de la libido, l'amour trouve la sienne, au-delà de l'amour maternel, dans le destin de l'Œdipe. Certes, il faudrait reprendre toute la théorie freudienne de l'Œdipe, depuis le constat que c'est sur une clinique du féminin que Freud appuie son appel à un mythe masculin jusqu'au statut phylogénétique et structural, plus que psychogénétique et moïque, de ses enjeux. Restons-en à ce qui se constate chez l'enfant, garçon ou fille, de ce que Lacan désigne comme le « Guignol de la rivalité », pour tenter d'en extraire ce qui, pour chacun des deux sexes, s'ordonne alors du féminin et de la féminité dans le rapport au père et à la mère.

Si ce qui est évalué par chacun, c'est la compétence du père réel à soutenir une position unitaire et totalitaire – en d'autres termes monothéiste –, objet conjugué d'amour et de haine, détenteur supposé d'un savoir sur la jouissance, transmetteur d'un signifiant qui garantisse, au prix d'une aliénation du désir, l'existence du sujet, c'est déjà, pour les deux sexes, au prix d'une féminisation dont on sait qu'elle fait retour à l'adolescence. C'est de ce côté que s'articuleraient le féminin comme négatif et la passivation que Freud y assimile. Sur ce versant, le garçon trouvera prétexte à une homosexualité vouée, dans le meilleur des cas, au refoulement et à la sublimation, mais dont la logique est moins celle, perverse, d'une fétichisation d'un phallus maternel que celle, paranoïaque, d'une soumission masochiste au père imaginaire. La fille, de son côté, pourra trouver là motif à une hystérisation, qu'elle se fixe névrotiquement ou fasse fond à sa féminité. Et l'on sait qu'il peut y avoir discordance entre sexuation anatomique et sexuation psychique, que ce soit sur le mode d'une invention transsexuelle, ou, plus banalement, du maintien d'une incertitude, le

père oscillant entre sa qualité d'objet d'amour ou de haine et sa fonction de maître supposé du signifiant.

Mais, là aussi pour les deux sexes, c'est du côté de l'Autre, de l'Autre maternel que s'actualise la question du féminin, dans des termes, suivant un parcours, cette fois radicalement divergents. Pour le garçon, comme on le sait, il y a substitution de l'épouse du père à la mère archaïque, la division entre le féminin et le maternel laissant la mère intacte le plus souvent, puisque fondant une illusion, celle de la Femme, à la fois désirée et aimée, qui réunirait les attributs de l'une – féminisée, objet du père et du désir, voire marchandise d'une jouissance non contrainte par le phallique – et de l'autre. Le ravalement de la vie amoureuse, pour Freud, l'infidélité constitutive de l'homme, pour Lacan, suivent cette pente : à défaut de réunir en une seule personne la maman et la putain, il pourra être enclin, non pas au don juanisme du *mil e tre*, mais à la bigamie, tentant de construire la Femme avec l'une porteuse de la féminité, l'autre du maternel, ou encore, sur un mode plus classique, de changer de femme à chaque fois que chacune sera passée d'un statut à l'autre, s'il ne réussit pas, au quotidien, à faire passer sa compagne de la maternité diurne à la féminité nocturne. Le vrai pervers sera celui qui rejettera le féminin de l'Autre maternel, que ce soit en s'en attribuant la part ou en renvoyant le féminin du côté du déchet.

Pour la fille, la division de la mère entre ces deux pôles, d'épouse du père et de mère archaïque, produira facilement une schize de l'Autre, un clivage entre le féminin et le maternel, avec un effet immédiat, de par l'identification, sur sa propre subjectivité. Ce qui pourra l'orienter de multiples façons, en renonçant partiellement, transitoirement, ou définitivement, à la